

Québec français



La politique sportive

Gilles Perron

Numéro 154, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2009). La politique sportive. *Québec français*, (154), 19–19.

La politique sportive

par Gilles Perron*

Dans ma dernière chronique, qui ne parlait pas de hockey, je conclusais en parlant de la détresse ressentie lorsque les Canadiens se font sortir des séries... par les Bruins. Avouez que pour un littéraire, j'avais vu venir le coup bien avant plusieurs de nos chevronnés commentateurs sportifs, dont le métier est de prédire ce qui se passerait si telle chose ou telle autre devait arriver. Il est vrai qu'il en va de même pour le chroniqueur politique, qui nous explique à l'avance, plusieurs heures ou parfois plusieurs minutes avant l'événement, ce qui arrivera peut-être si tout se passe comme on le croit et comme il se doit, même si, comme on le répète depuis l'historique déclaration de l'honorable Yogi Berra, « ce n'est pas fini tant que ce n'est pas fini ». Prenons un exemple parmi d'autres, tous aussi édifiants : les soirées électorales télévisées, parfaits calques d'un match de base-ball où il y a plus de discours que d'action. Quand Bernard, comme il l'a fait au cours des deux cent quatre-vingt-dix dernières années, nous annonce qu'un candidat est en avance, que deux autres se livrent une chaude lutte, qu'un troisième vient de se faire doubler sur sa droite, ce n'est rien d'autre que du spectacle : parce qu'au moment d'affirmer cela tout est joué déjà. Les urnes sont pleines et cadencées, tout le monde a voté, et le résultat est définitif : on ne peut pas affirmer que le député sortant s'est bien battu pendant la première heure pour se faire coiffer au poteau, alors qu'avant même de commencer à compter, il avait déjà perdu, sauf que personne ne le savait. Et on passe trois heures avec des commentateurs qui supputent, qui subodorent, alors que s'ils n'aimaient pas tant parler pour s'entendre, ils attendraient qu'on ait fini de compter, ils nous livreraient le résultat final, et là, ils procéderaient aux analyses politiques qui s'imposent.

C'est ce qu'ils font à *L'antichambre*, à RDS. À *La zone*, à la SRC. À *110 %*, à TQS. Ou à *La cage aux sports*, partout au Québec. On explique après le match ce qui s'est passé, pourquoi l'équipe a perdu ou gagné. À qui c'était la faute : à Kovaletsyn qui s'est traîné les pieds ? au messie Price qu'on a fini par crucifier ? à Carbo(nara) qui n'a pas su faire prendre la sauce ? à messire Bob, plus Gratton que Gainey dans les derniers milles ? à moins que ce ne soit la faute de la grippe porcine, injectée en douce par la mafia russe dans les bras meurtris à



force de porter le flambeau ? Les commentateurs sportifs nous disent tout, les causes comme les effets, avec une maîtrise du métalangage qui ajoute à leur crédibilité : ils savent. Quelle différence avec *Le club des ex*, *Les coulisses du pouvoir* ou *Des kiwis et des hommes* ? Lequel, de Michel Bergeron ou de Jean-Pierre Charbonneau, est le plus fin analyste ? Entre Jacques Demers et Marie Grégoire, qui est le plus partisan ? Si on intervertissait Liza Frulla et Jean Perron, qui s'en rendrait compte ? Bon, je suis injuste : personne ne peut battre Perron lorsqu'il se met à amalgamer des bouts de proverbe pour créer des images à nulle autre pareilles. Il en a tant dit, et on lui en tant fait dire, qu'il pourrait, comme l'ours Yogi précité, se défendre par ses mots : « Je n'ai pas vraiment dit tout ce que j'ai dit ».

Ce qui rapproche le plus le sport de la politique, c'est le désir constant d'asséner le K.O. à son adversaire. À Québec comme à Ottawa, les deux équipes de tête s'échangent le pouvoir et l'avantage de la glace. Lorsque les libéraux, qui ne s'embarrassent pas d'un plafond salarial, gagnent les séries, ils font ensuite la pluie et le beau temps dans l'aréna, sans sourcier ni sourciller. Le PQ patine alors sur la bottine, mais n'hésite pas à aller dans les coins, à tenir le bâton élevé au risque de blesser l'adversaire. Au hockey, on écope de quatre minutes de pénalité quand ça saigne ; à l'Assemblée nationale, on se fait réprimander par le président de l'assemblée. Jugez vous-même laquelle des deux sanctions est la plus ridicule. Et avec le temps, c'est l'inverse qui se produit : les libéraux ont succédé au Parti québécois, qui lui-même reprendra le pouvoir d'ici quelques années s'il fait les bons choix au repêchage. La roue tourne. L'an passé, les Canadiens étaient premiers, et ils ont sorti les Bruins en première ronde des séries. Cette année, c'est l'exact contraire. Comme je l'avais prédit. La roue tourne, vous dis-je. La terre aussi. Et rondement. □

* Cégep Limoilou